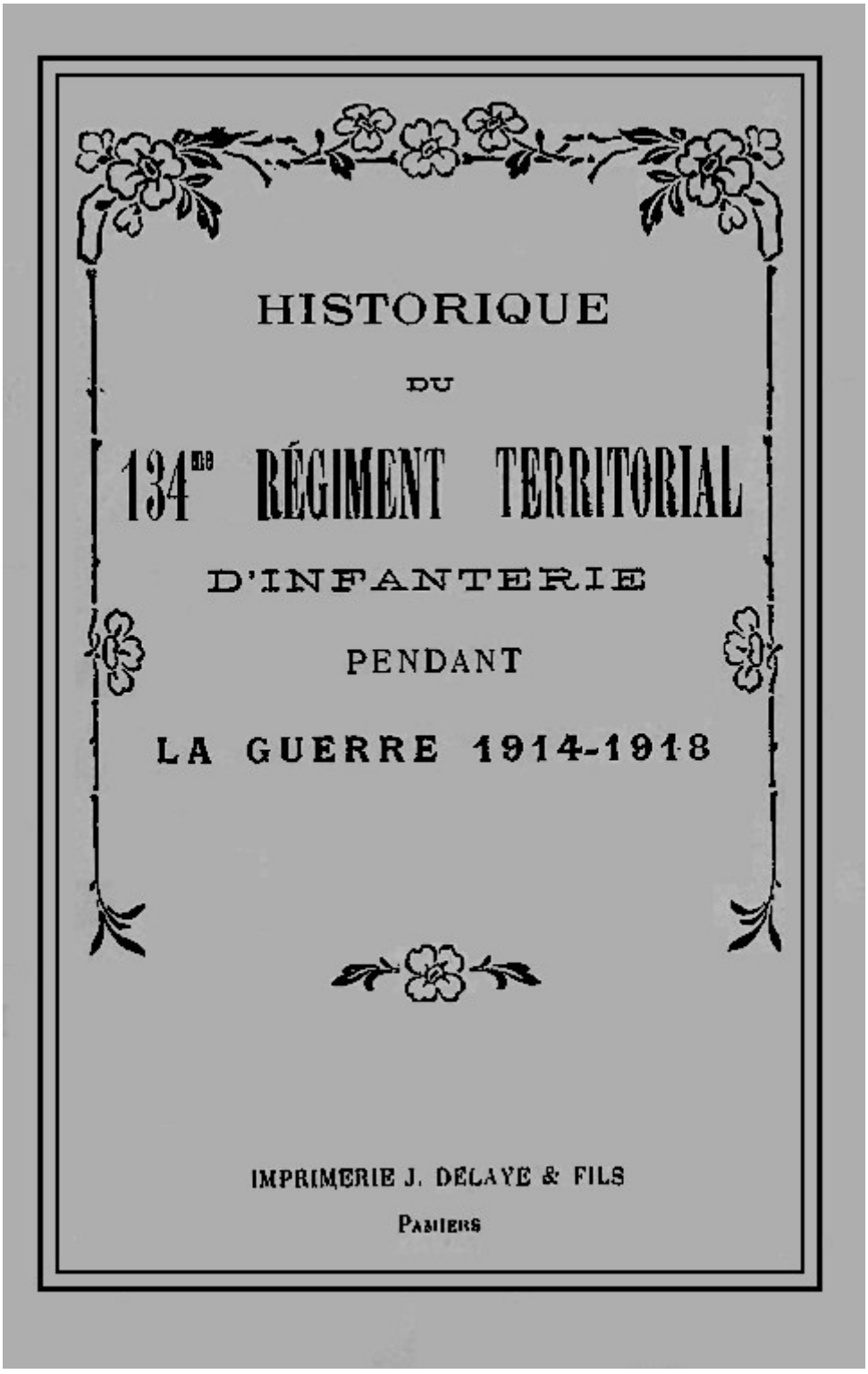
Historique du 134e Régiment Territorial d'Infanterie
Imprimerie J. Delaye et Fils – Pamiers
numérisation : P. Chagnoux - 2013



Historique du 134e Régiment Territorial d'Infanterie
Imprimerie J. Delaye et Fils – Pamiers
numérisation : P. Chagnoux - 2013

LE 134e RÉGIMENT TERRITORIAL

PENDANT

LA GRANDE GUERRE 1914 – 1918

———————‹•›———————

Mobilisation. — Départ

La vieille ville des Comtes de **Foix** présente l'aspect d'un camp militaire.

Ce sont les premiers jours d'**Août 1914** ; devant l'attaque allemande **la France** appelle ses fils. Fidèle à ses traditions, **l'Ariège** veut encore, à la Patrie « ***Donner des hommes et du fer***. »

Dans la campagne comme dans les villes, dans la forêt comme dans la vallée, chacun a répondu à l'appel du pays. L'on s'équipe, l'on s'arme très vite ; le 59e Régiment d'infanterie est prêt, il part vers l'ennemi ; le 259e va partir.

Le Lieutenant-colonel **PETIT-GÉRARD**, secondé par les chefs de bataillon **DARMAGNAC** et **GUILLEMAT** et par tous ses officiers, organise le 134e Territorial.

Ce ne sont plus des jeunes gens qui rêvent de gloire, mais des pères de famille, ils ont laissé derrière eux des femmes et des enfants ; leurs mains qui maintenant se crispent sur des fusils de guerre sont habituées aux travaux de la paix.

Pourtant ils sont calmes et résolus ; ils savent qu'en défendant la Patrie, ils défendent l'existence et le bonheur de leur foyer, ils savent bien que s'ils veulent vivre heureux, s'ils veulent vivre pour leur famille, il leur faut risquer maintenant de mourir.

Le matin du **10 Août 1914**, à 8 heures 30, le lieutenant-colonel **PETIT-GÉRARD** peut rassembler ses hommes sur **les allées de Vilotte** et leur présenter le Drapeau. Le régiment doit quitter la ville le lendemain, cette cérémonie est presque un adieu, elle réunit les autorités de **Foix**, les parents et les amis de ceux qui vont partir.

Le colonel est un Lorrain, il parle, et dans sa voix vibre toute l'émotion de ceux qui depuis 44 ans attendent leur délivrance :

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats

« du 134e Régiment Territorial,

« C'est avec un profond sentiment de fierté, avec une confiance absolue dans votre patriotisme « que votre colonel a le très grand honneur et la joie de vous présenter le drapeau du régiment et « de le saluer au nom de vous tous.

« Le Drapeau, vous le savez est le symbole de notre foi patriotique, il est la France, il est votre

« ***foyer. Il part avec nous pour nous encourager et nous soutenir dans les épreuves difficiles ; « vous le trouverez toujours sur le chemin de l'honneur, du devoir et je l'espère fermement sur « celui de la victoire.***

« Territoriaux de l'Ariège, soldats de mon cher et brave régiment, la France compte sur vous « comme sur tous ses enfants ; trop longtemps l'Allemand a voulu faire la loi au monde, le « moment est arrivé où cela devait finir.

« Confiants dans votre colonel et dans tous vos chefs qui comptent sur vous comme vous pouvez « compter sur eux, vous ferez tout votre devoir, vous serez des soldats disciplinés, prêts à tous les « sacrifices et fermement décidés à inscrire avec l'aide du dieu de Clovis et de Jeanne d'Arc les « noms de victoires sur nos drapeaux.

« Jurons tous dans le fond de notre cœur de vaincre au cri de « Vive l'Ariège ! Vive la France ! » « et dans quelque temps, quand vous reviendrez chez vous, vous serez fiers de pouvoir dire à tous « vos amis, à vos femmes que je salue du profond de mon cœur, et à vos enfants : « Nous étions « de l'armée de la Revanche ».

Un frémissement patriotique a parcouru la foule, il semble que sur la ville planent les ombres des glorieux ancêtres et celle du héros de **Ravenne**, elles viennent montrer le chemin qu'ils ont parcouru : celui de la gloire et du dévouement. Des larmes coulent, un immense cri de « ***Vive l'Ariège ! Vive la France !*** » monte vers le ciel.

Ce même jour, **10 Août 1914**, le 134e R. I. T. est officiellement constitué ; son effectif, 34 officiers et 2.145 hommes est réparti entre deux bataillons à quatre compagnies, deux sections de mitrailleuses, une compagnie hors-rang. Rattaché à la 182e brigade (Colonel **GRUAUD**), il faisait partie de la 91e division territoriale (Général **LACROISADE**).

Le **11 Août**, à 18 heures, accompagné par une foule enthousiaste le 134e R. I. T. s'embarque ; deux rames emportent chacune un bataillon, la troisième les voitures ; et le **12 Août** après un voyage peu pénible malgré la chaleur, il arrive à **Aix-en-Provence**.

Aix-en-Provence

(***12 Août - 21 Septembre 1914***)

L'Italie ne s'est point rangée aux côtés de **l'Allemagne**, elle semble même devoir venir à nous ; mais elle n'a pas fait connaître encore ses intentions, il faut garder sa frontière, l'Armée des **Alpes** commandée par le général **DUBAIL** assure cette tâche.

Le 134e en fait partie, cantonné dans les établissements scolaires de la ville d'**Aix**, il va profiter de cette période de tranquillité pour se perfectionner.

Les exercices se succèdent, marches avec le sac, tirs, manœuvres diverses. Chaque jour le colonel réunit ses officiers, il leur explique les méthodes nouvelles de combat, les moyens de liaison entre l'infanterie et les autres armes, bientôt le régiment est au point, officiers et hommes de troupe se connaissent, tout le monde travaille avec ardeur.

L'heure est sombre, les communiqués officiels, affichés chaque jour, montrent que l'ennemi foule notre sol et marche sur la capitale ; une angoisse étreint tous les cœurs.

La vaillance de nos soldats, héritiers de vingt siècles de gloire, descendants des guerriers de **Clovis**, de **Charlemagne**, de **François 1er**, de **Richelieu**, de **Louis XIV**, petits fils des héros de l'**An II** et des grognards de **Bonaparte**, va-t-elle donc être vaincue par l'artillerie allemande ? **La France** va-t-elle donc cesser de vivre ?

Officiers et hommes du 134e R. I. T. bouillonnent de rage impatiente, tous voudraient partir vers l'ennemi ; il leur faudra cependant rester à **Aix** jusqu'au **21 septembre**.

Mais voici que la victoire revient parmi nous, l'ennemi est arrêté, refoulé, battu sur **la Marne** et ne doit son salut derrière **l'Aisne** qu'à la fatigue de nos unités. **La France** est sauvée, chacun respire, il ne reste plus qu'à vaincre tout à fait l'Allemand : on y arrivera.

Le **14 Septembre**, dans un exercice de tir, le lieutenant-colonel **PETIT-GÉRARD** fait une chute malheureuse et se fracture le tibia ; évacué il ne reprendra plus le commandement du régiment qui perd en lui un chef estimé. Par intérim le chef de bataillon **GUILLEMAT** lui succède dans les fonctions de chef de corps.

La victoire de **la Marne** a gagné définitivement l'Italie à notre cause, cette puissance mobilise ; mais c'est sur la frontière autrichienne. Tranquille de ce côté, notre Grand-État-Major rappelle l'Armée des **Alpes** et avec elle le 134e R. I. T.

Touraine — Camp retranché de Paris — Beauvais

(***21 septembre — 15 octobre 1914***)

Les **21 et 22 septembre 1914**, le 134e R. I. T. quitte **Aix** en trois échelons et le **23** débarque à Tours ; le soir même il cantonne à **Ballau**, petit bourg d'**Indre-et-Loire**.

Les montagnards de **l'Ariège** aimeraient demeurer quelques jours en ce pays fertile et doux dont ils admirent les nombreux châteaux, où la population est charmante ; mais le lendemain on fait route à pied, les villages défilent, le soleil est chaud, le sac pèse, on cantonne enfin à **Veuil** et **Crissay**. Fatigues inutiles, l'ordre arrive d'embarquer à **Azay-le-Rideau** : encore deux jours de marche pénible et le **27 septembre** c'est un nouveau voyage par voie ferrée.

Le 134e R. I. T. va faire partie de la défense mobile du **camp retranché de Paris**. Beaucoup parmi ces braves territoriaux ne connaissent pas encore la capitale, sitôt qu'ils la voient, ils l'admirent et comprennent qu'elle doit être préservée contre un retour possible de l'ennemi.

Débarqué à **Ivry** le régiment couche une nuit à **Blanc-Mesnil** puis se rend dans **la région Le Tilloy - Louvres**, occupe ce secteur et d'après les indications de son chef en commence l'organisation défensive.

Le **30 septembre**, ordre d'avancer vers le nord-est, la soupe est mangée rapidement, l'on part. En deux jours de marche le 134e R. I. T. laisse en arrière : **Ory-la-Ville**, **La Chapelle-en-Serval**, **Creil** ; le **1er octobre** il cantonne à **Montataire** et **St-Waast-les-Mello**.

Les Allemands sont venus jusque là. Pour si peu qu'ait duré leur occupation, on en voit les traces ; ils connaissent l'art de piller, de démolir, de créer la ruine. Les territoriaux du 134e qui savent le prix

du travail et combien la moindre richesse représente d'efforts, sont indignés.

Et voici que du lointain un grondement sourd semble venir, c'est le roulement énorme de deux artilleries ; l'ennemi tente la percée entre **Lassigny** et **Roye**. Chacun écoute et se tait ; là bas c'est le massacre, c'est la bataille, avec toutes ses horreurs et toute sa gloire. Cette musique effroyable emplit les oreilles, maintenant elle assourdira jours et nuits les territoriaux du 134e, c'est la chanson de la mitraille qui creusera tant de vides dans leurs rangs.

L'aube du **2 octobre** trouve le 134 sur les routes ; on s'approche de la ligne de feu. **Beauvais** est atteint le **4 octobre**. Il s'agit de construire rapidement des travaux de défense et de creuser des tranchées. De suite on est à l'œuvre, la tache est dure car sous une mince couche de terre arable, les pioches et les pelles mettent à jour d'énormes blocs de silex ; mais la fatigue compte peu, le travail presse, on multiplie les efforts.

Le **6 octobre**, le Lieutenant-Colonel **De LAVALETTE** venu du dépôt du 14e R. I. prend le commandement du 134e R. I. T. ; les deux bataillons cantonnés le premier à **Boulier**, le deuxième à **Nivillers** poursuivent activement les travaux.

L'attaque allemande a échoué, les deux armées vont tenter de tourner par l'ouest, c'est la course à la mer.

Le rôle de la 91e division territoriale est fini sur ce point du front ; elle reçoit l'ordre de se porter en **Champagne**.

Les **15 et 16 octobre** sous la pluie, le 134e R. I. T. s'embarque et quitte **Beauvais**.

Il passe à nouveau tout près de **Paris**, le 2e Bataillon rencontre en **gare de Creil** un régiment anglais, le salue par des « ***hourra*** », nos amis répondent « ***Vive la France*** », on fraternise.

Mourmelon-Aviation — Auberive —Morinvilliers

(*15 Octobre 1914 — 14 Juin 1915*)

Le débarquement s'opère à **St-Hilaire au-Temple**.

Le camp de Chalons, traversé à pied, présente l'aspect triste d'un champ de bataille ; çà et là gisent des uniformes français, anglais, allemands, des sacs, des munitions ; le sol est crevassé de trous d'obus ; l'ennemi a fait sauter la colonne érigée en mémoire des combats de 1814.

Les lignes sont maintenant tout près ; un avion allemand vient survoler le 134e R. I. T., il est abattu par notre artillerie. Le soir le régiment cantonne près de **Mourmelon-le-Grand**, dans les baraques de l'ancien camp d'aviation ; l'ennemi n'est qu'à 6 kilomètres, le canon gronde sans cesse.

Dans son ordre du jour du **17 octobre**, le Général **ROQUES**, commandant le 12e C. A., auquel est rattaché la division territoriale s'adresse en ces termes aux territoriaux :

« Le Général commandant le 12e C. A. salue les 91e et 96e divisions territoriales placées sous ses « ordres.

« Dès demain elles participeront à la garde du front. C'est un service dur, mais simple, il ne « demande que de la volonté, volonté de rester dans les tranchées, d'y résister aux « bombardements et aux attaques de l'ennemi.

« Cette volonté vous l'aurez, Territoriaux, comme l'ont vos compagnons d'armes du 12e C. A. et « de la 60e division de réserve.

« Comme leurs yeux, vos yeux voient le spectacle des ruines accumulées ici par l'ennemi, vous « voudrez éviter un tel traitement à vos foyers, à vos villages, à votre Patrie.

« Ce sera votre honneur, la fierté de vos familles et le salut de la France.

« Garde à vous Territoriaux et « Vive la France ».

Le **21 octobre 1914**, le 134e R. I. T. est mis à la disposition du Général commandant la 45e brigade pour occuper un secteur de **la région d'Auberive**, au **sud-ouest du fort St-Hilaire**.

Pour la première fois le régiment entre dans la zone de feu ; pour la première fois il va monter la garde devant l'ennemi et coopérer directement avec des troupes d'active à la défense d'une portion de territoire.

Le **21 octobre**, vers 17 heures les deux bataillons quittent **Mourmelon** pour aller tenir les tranchées de réserve. Cinq kilomètres sont parcourus dans la nuit très lentement ; enfin l'emplacement à occuper est atteint, quelques projecteurs balaient le ciel de leurs faisceaux lumineux, de temps en temps un obus vient s'écraser et son fracas courbe les têtes, la fusillade crépite au loin.

Le lendemain à l'aube, les territoriaux voient monter notre ballon d'observation, ballon sphérique, mais qui bientôt s'allongera pour devenir semblable à la « saucisse allemande » qui veille en face.

Le **23 octobre**, le régiment revient pour deux jours au **cantonnement de Mourmelon-Aviation**, puis le **25** prend à nouveau les tranchées mais cette fois en première ligne.

La période est dure à tous les points de vue ; une pluie interminable et froide tombe, l'ennemi manifeste une activité qui surprend.

Les **26 et 27 octobre**, le bataillon **GUILLEMAT** essuie un bombardement et une fusillade intense. La 7e Cie creuse sa première tombe, c'est le soldat **LABADIE** (de **Mirepoix**) qui, tué d'une balle, ouvre pour le 134e R. I. T. la liste funèbre des Morts au Champ d'Honneur.

Les premiers séjours dans les tranchées développent l'initiative privée. L'instinct de la conservation ainsi que les souffrances causées par la pluie et le froid font creuser les premiers abris individuels.

Le **27 octobre** le 1er bataillon (bataillon **DARMAIGNAC**) reste seul en ligne, le 2e bataillon va au repos. Dorénavant ces deux unités se relèveront mutuellement tous les 4 ou 5 jours.

Progressivement le 134e R. I. T. occupe un plus grand front devant **Auberive**. Le secteur doit demeurer exclusivement défensif aussi son organisation est-elle indispensable. Les territoriaux doivent la fonder ; chaque nuit ils vont en avant construire de solides réseaux de fil de fer, travail pénible qu'interrompt parfois le crépitement sinistre de la mitrailleuse allemande. Les tranchées existantes sont approfondies, de nouvelles sont creusées peu à peu, elles forment une ligne continue où la défense sera plus facile et que relient d'interminables boyaux.

Petit à petit des créneaux de tir, des positions de mitrailleuses sont installés, enfin des chambres

d'abris sont creusées, trous humides mais où les territoriaux pourront lire dans une demi sécurité la lettre réconfortante de l'épouse et celle plus naïve de l'enfant.

Toute cette organisation est pénible, après avoir veillé le jour, il faut travailler la nuit, car en face, la saucisse allemande épie les moindres mouvements et déclenche une artillerie précise.

Parfois, il faut lâcher l'outil pour bondir sur ses armes. Les obus sifflent, s'écrasent et bouleversent le sol ; la fusillade crépite, la mort passe et tout à l'heure quand l'alerte sera finie, il faudra reprendre le travail, les brancardiers emporteront quelques camarades sanglants.

Le **26 novembre**, M. **POINCARÉ**, Président de la République Française, accompagné de MM. **DUBOST**, **DESCHANEL**, **VIVIANI**, et de nombreux généraux, vient visiter les territoriaux.

L'hiver est rude, la neige tombe, les pieds mouillés se gèlent, les mains sont gourdes de froid ; on frissonne sans qu'il soit possible de faire du feu. Lorsqu'elle arrive, la nourriture est glacée, souvent terreuse, car dans les boyaux pleins de boue, le « cuistot » a été poursuivi par les obus ; mais nulle souffrance ne trouble le cœur de ces vieux Ariégeois ; l'ennemi peut venir il sera bien reçu.

Le **2 mai 1915**, vers 10 heures du soir, une compagnie allemande tente de faire irruption dans nos lignes ; mais avant même qu'elle ait atteint nos réseaux, une vive fusillade l'accueille, en toute hâte, elle reflue vers sa tranchée de départ accompagnée par nos obus.

Le **3 au matin**, une nouvelle tentative ennemie se brise à nouveau contre la résistance des territoriaux.

Dans cette échauffourée, la première compagnie toute entière se distingue, l'adjudant-chef **DELSAUT**, un des premiers, gagne la croix de guerre, il obtient la citation suivante à l'ordre de la brigade : ***« Lors de l'attaque de nuit du 2 mai 1915, entendant des appels désespérés d'hommes égarés en avant de la tranchée, n'a pas hésité sous une fusillade intense à se jeter hors de la tranchée pour ne pas permettre à son Capitaine d'y aller et a ramené ses hommes. »***

Avec le printemps et les beaux jours, le secteur s'agite, les faits d'armes se multiplient, trop nombreux pour être cités tous. Le **10 mai**, c'est le sergent **DANJOU**, de la 7e compagnie, qui va explorer le terrain ennemi et paie de sa vie son audacieuse reconnaissance ; c'est le sergent **SABARDU** qui malgré le tir bien ajusté des Allemands n'hésite pas à lui porter secours à découvert. Le **29 mai**, c'est la 7e compagnie toute entière qui part en reconnaissance et tente d'enlever les postes ennemis.

Tour à tour, terrassier et combattant, le vieux territorial est devenu un poilu de la guerre moderne aussi valeureux que le meilleur des meilleurs régiments.

Le danger n'est pas seulement en première ligne l'ennemi bombarde **le camp de Mourmelon-Aviation** où les deux bataillons viennent prendre leur repos.

Il faut alors en hâte abandonner les cantonnements et le coin bien chaud qu'on s'est créé dans la paille pour se réfugier dans les tranchées et abris creusés non loin de là.

Les anciens du 134e se souviendront de la journée du **18 janvier** et de la **nuit du 28 au 29** où durant de longues heures l'artillerie allemande tint le camp sous un tir dense et précis.

Entre temps, certains éléments trouvés trop jeunes vont renforcer quelques unités fortement éprouvées, des territoriaux de classes plus anciennes venus de l'intérieur les remplacent.

Huit mois, le 134e R. I. T. a vécu dans les pentes crayeuses de **la Champagne**, ses pioches et ses

pelles les ont creusées, il y a souffert des obus, des balles, de la pluie, du froid et lorsqu'il part le **15 juin 1915** il laisse dans les pins rabougris 4 tombes ; elles sont le prix de la garde de ce coin de **France**.

1er C. A. C. Somme (15 juin, 15 juillet 1915)

La 91e division territoriale est disloquée, les deux bataillons du 134e R. I. T. embarque le **15 et 16 juin** à **Saint-Hilaire-au-Temple**, quittent **la Champagne**. Le **16 juin**, ils sont dans **la Somme**, à **Corbie** et font par étapes le trajet **Corbie**, **Quessieu**, **Puchivilliers**, puis le **18** des camions automobiles les transportent jusqu'à **Souiche**. Le **5 juillet**, ils remontent **la Somme** pour venir se fixer à **Beauval**, **Gaudiempré** et **Humbercamp**.

Là, mis à la disposition du Général commandant la 56e division, le 134e travaille jusqu'au **13 juillet** à l'entretien et à l'achèvement des positions de 2e ligne.

Champagne (17 juillet, 18 décembre 1915)

*Attaque du **25 septembre 1915***

Mais le régiment doit revoir **la Champagne** ; embarqué à **Amiens**, il vient passer quelques jours de repos à **Épernay**. Puis, sous les ordres du Général commandant le Génie, il répare le réseau routier de la 4e armée. Au mois d'**août**, conduit à **l'est de Perthes** dans **la région de Hans et de Laval**, il passe sous le commandement du général de la 5e Brigade coloniale.

L'offensive française est proche, d'énormes préparatifs s'achèvent.

De multiples boyaux sont nécessaires pour la marche d'approche des troupes d'assaut et pour leur ravitaillement. Le 134e R. I. T. doit en creuser une grande partie, tâche rude et jamais terminée ; dans une chaleur torride les territoriaux travaillent 10 à 12 heures par jour.

Le **15 septembre**, notre artillerie commence le martellement des positions allemandes, mais l'artillerie adverse riposte et très vite ce duel devient formidable, la terre tremble, le 134e poursuit son ouvrage.

La fièvre s'empare de tous, cette offensive sera-t-elle la dernière ?

Les canons font rage, les territoriaux espèrent être de la fête, aussi le **19 septembre** est-ce avec une grande joie qu'ils doublent leur approvisionnement en cartouches et en vivres de réserve ; la lecture de la vibrante proclamation du Généralissime **JOFFRE** élève encore les esprits.

Le **24**, on distribue des masques et les territoriaux complètent leur ressemblance avec les troupes d'active : ils se coiffent du casque Adrian.

Dans la **nuit du 24 au 25 septembre**, le 134e R. I. T. reçoit l'ordre d'assurer la défense des tranchées de départ pendant la première partie de l'attaque et de tenir coûte que coûte en cas de

retour offensif de l'ennemi.

Il quitte **Dommartin Saint-Hans** à 2 heures pour gagner les emplacements fixés.

Le 1er bataillon occupe à **l'ouvrage Pruneau** le secteur de la 3e brigade coloniale, tandis que le 2e bataillon, après avoir laissé dans **Virginy** deux compagnies à la disposition du lieutenant-colonel, occupe à **Massiges** l'emplacement de la 5e brigade. La compagnie de mitrailleuses place une section à **l'ouvrage du Calvaire** (secteur de la 3e brigade), une section à **l'est du Redan**, et une section à **la place d'armes**, **près de Massiges** (secteur de la 5e brigade).

Le Lieutenant-Colonel prend le commandement du **sous-secteur de Virginy**, il garde près de lui la C. H. R. et le peloton de bombardiers et sapeurs pionniers.

Ces dispositions sont prises de nuit dans le vacarme assourdissant et continuel du tir de l'artillerie, à la lueur fulgurante de ces milliers de canons qui crachent la mort à pleine gueule.

Le **25**, à la tombée du jour, le lieutenant-colonel **de LAVALETTE** reçoit l'ordre d'assurer avec son unité, le ravitaillement de la ligne de bataille, en outils, munitions et vivres en même temps que l'acheminement des prisonniers vers l'arrière. La mission est si importante que les corvées doivent être commandées par un officier et se faire de jour comme de nuit, sans souci du feu meurtrier de l'Allemand.

Le 1er bataillon ravitaillera la 3e brigade (3e et 7e régiment d'infanterie coloniale) ; le 2e bataillon, la C. H. R. et le peloton de sapeurs-pionniers, la 5e brigade (21e et 23e régiment d'infanterie coloniale).

Ingrate mission que de parcourir sans cesse le champ de bataille pour fournir aux vagues d'assaut les moyens de continuer leur avance. Il faut marcher, s'exposer et mourir sans combattre ; rôle obscur, peut-être, plus difficile que de se précipiter sur le boche en un assaut furieux, rôle sans éclat dont pourtant la bonne exécution contribuera beaucoup au succès. Sans pouvoir faire payer sa mort à l'ennemi, il faut voir son camarade tomber à côté de soi, sans avoir l'exaltation de la bataille, il faut en avoir tous les dangers.

Dans cette lutte contre l'ennemi, en collaboration étroite avec les troupes coloniales, le 134e R. I. T. va cueillir de nouveaux lauriers, mais, hélas, au prix de nombreux deuils. Déjà, au cours du bombardement du **25 septembre**, les pertes subies sont sérieuses, et ce n'est que le début de l'action. Le 2e bataillon particulièrement éprouvé compte à la fin de cette seule journée 7 tués et 19 blessés.

Le **26 septembre**, les troupes françaises progressent, avec leur avance, la difficulté du ravitaillement augmente. Les chemins que suivent les corvées sont littéralement balayés par la mitraille ; les obus de toutes sortes, comme une pluie de fer s'abattent sur les pistes fréquentées, la liste des morts s'allonge de 7 noms.

Le chef du 2e bataillon, le commandant **GUILLEMAT** a le bras fracassé, à côté de lui son adjudant de bataillon est réduit en bouillie.

Le capitaine **GUITTARD**, de la 5e compagnie, prend le commandement du bataillon.

Moins éprouvé, le 1er bataillon est chargé le **27 septembre** du déblaiement et de la réfection des boyaux d'accès aux entonnoirs du centre et de l'est. Le bombardement conserve sa violence, toutes les compagnies ont des pertes.

Et voici que pour le ravitailleur, aux dangers, à la fatigue s'ajoute une nouvelle souffrance : la pluie, depuis la veille, tombe sans arrêt, elle ruisselle dans les boyaux dont le fond, sans cesse piétiné par les troupes d'assaut et les corvées, devient très vite une pâte gluante où l'on s'enfonce jusqu'aux

genoux, où chaque pas est un pénible arrachement.

Sans cesse bouleversé par les obus, jonché de débris de toutes sortes, armes brisées, sacs défoncés, cadavres sanglants, blessés que nul n'emporte et qui râlent, tel est le terrain où les territoriaux se débattent dans l'accomplissement de leur devoir. Et toujours la mitraille siffle, elle courbe les épaules, parfois dans les corvées elle sème le désarroi et la mort.

Les jours suivants et jusqu'au **14 octobre**, la mission du 134e R. I. T. reste la même : assurer la défense des tranchées de départ en cas de retour offensif de l'ennemi, et ravitailler notre nouvelle première ligne.

Surpris durant les deux premiers jours d'assaut, le boche s'est ressaisi, le tir de son artillerie, plus dense et plus précis, creuse de nouveaux vides dans les rangs du 134e R. I. T., le **27 septembre** la C. H. R. a deux tués, le capitaine **SARRAMÉA** est blessé avec son fourrier et 23 caporaux et soldats ; le **28** la 4e Compagnie est prise toute entière sous un tir d'obus toxiques, l'énergie de son chef la maintient sur ses positions.

Dans cette lutte sans repos les traits d'héroïsme se multiplient : c'est le soldat **DOUSSAUD** de la première compagnie, qui, renversé et meurtri par l'éclatement d'un obus de gros calibre ne quitte le chantier que le dernier et après en avoir reçu l'ordre formel ; c'est le sergent **VIDAL** de la 6e compagnie qui, blessé au visage, continue son service sans même demander qu'on lui fasse un pansement ; ce sont le lieutenant **VIGNES** et le sergent **LEGATHE**, de la 1re compagnie qui, pris avec tous leurs travailleurs sous un barrage d'obus de gros calibre, eux mêmes renversés, enterrés par plusieurs éclatements, se relèvent et maintiennent leurs hommes sur le chantier ; c'est le caporal **RIVIÈRE**, de la 3e compagnie qui la mâchoire fracassée, reste à son poste jusqu'à ce que ses forces le trahissent.

Tons rivalisent de zèle, le soldat **MONTORIOL** de la 6e compagnie au retour d'une corvée de ravitaillement en première ligne, emporte sur son dos un caporal du 342e R. I. blessé grièvement aux deux pieds et abandonné dans un entonnoir de mine ; le sergent-fourrier **BICHAREL** de la 4e compagnie porteur d'un ordre pour son capitaine, se luxe le pied droit dans l'obscurité, fait encore 1.500 mètres pour accomplir sa mission et refuse de se laisser évacuer …..

... Il n'est pas possible de citer tous les faits d'armes, ils sont trop nombreux, ceux-ci pris au hasard entre mille autres montrent ce que représente d'héroïsme l'action commune des territoriaux du 134e que félicite dans son ordre particulier du 11 octobre 1915, le général commandant la 3e Division coloniale :

« Le général commandant la 3e D. I. adresse ses félicitations au 134e territorial qui, pendant « toute la durée des attaques, n'a pas cessé de donner aux troupes engagées un concours dévoué « que les commandants de secteur ont été unanimes à reconnaître.

« Grâce à la bonne volonté des cadres et des hommes du 134e R. I. T. à leur mépris du danger, à « leur endurance, aux services qu'ils ont rendus en faisant passer aux combattants les munitions « et les vivres qui leur étaient nécessaires, les troupes d'attaque ont pu continuer à progresser. Le « 134e R. I. T. a contribué ainsi au succès de la division et mérité les remerciements que le « général de division est heureux de lui adresser ».

Signé : Général **GOULLET**,

Commandant la 3e D. I. C.

Du 15 octobre jusqu'au 23 décembre, le 134e reste en **Champagne** et partage la bonne ou la mauvaise fortune de la division coloniale tantôt en ligne, tantôt aux travaux, le régiment ne passe que peu de temps en bivouac.

A la suite d'une note du général en chef, 325 territoriaux des classes **1898** et **1899** vont renforcer les 41e, 37e et 38e régiments d'infanterie coloniale et sont remplacés par des hommes de la réserve de l'armée territoriale.

Le **23 décembre**, le 134. R. I. T. quitte cette **Champagne pouilleuse** où il a tant souffert.

Sur **les bords de la Tourbe**, 27 des siens dorment leur dernier sommeil, 125 autres ont arrosé ce sol du meilleur de leur sang.

LA SOMME

Le **23 décembre 1915**, 1e régiment s'embarque à **Villers-Daucourt** et arrive le **24** à **Trilport** dans **la Somme**. De là, il se rend par étapes à **Mesnil-Amelot** où pendant une quinzaine de jours les territoriaux vont goûter un repos bien gagné et dont tout le monde a le plus grand besoin.

Dans ce paisible village où la population est accueillante, les vétérans du 134e jouissent d'un confort relatif ; cultivateurs pour la plupart et profondément attachés à la terre, ils se plaisent visiter la campagne fertile et s'intéressent à la manœuvre des machines agricoles modernes. L'année nouvelle les surprend dans l'oubli des dangers courus et des souffrances endurées.

Mesnil-Amelot est quitté le **7 janvier 1916**.

Après quelques journées de marche, le 134e R. I. T. vient cantonner à **Guyencourt** et **Jumel** ; au passage à **La Chapelle-en-Serval,** le général **PÉTAIN** est venu décorer quelques militaires du régiment.

Les territoriaux vont de nouveau monter la garde devant l'ennemi, le **15 février**, ils sont à **Marcelcave** (**Somme**), le **16**, ils tiennent la première ligne devant **Foucaucourt**. Par glissements successifs, ils occupent **les secteurs de Foucaucourt, Proyard, Fontaine-lès-Cappy, Chuignes, Chuignolles, Rozières, Harbonnières**. Dans cette région, le 134e R. I, T. coopère à la défense du terrain ainsi qu'à son organisation.

Le **16 mars 1916**, le lieutenant-colonel **de LAVALETTE** quitte le régiment, il est remplacé le **21 mars** par le lieutenant-colonel **GRANDINEAU** qui restera le dernier chef de corps du 134e R. I. T.

Le **22 mars**, une deuxième compagnie de mitrailleuses est créée, M. le lieutenant **ROUZOUL** en prend le commandement.

Attaques de la Somme

(juillet-août 1916)

Les mois passent, le service des tranchées alterne avec divers travaux de défense et d'attaque (boyaux, abris, emplacements de batteries). **Du 17 février au 1er juillet**, le 134e R. I. T est un auxiliaire précieux pour le génie, dans la préparation de l'offensive prochaine, il décharge de nombreuses munitions que, de toutes les routes, apportent les camions automobiles. D'importants dépôts sont constitués un peu partout, principalement aux alentours de ces petites voies de 0 m. 60 qui sillonnent l'arrière front dans tous les sens.

L'offensive est proche, de nouvelles troupes arrivent, nos ballons d'observation sont doublés, tandis que nos aviateurs, chaque jour, incendient ceux de l'ennemi.

Le **28 juin 1916**, la mission du 134e R. I. T. est nettement définie, les deux compagnies de mitrailleuses suivront les vagues d'assaut du 1er corps colonial, les autres unités occuperont les tranchées de départ et ravitailleront les troupes d'attaque en munitions et en vivres.

Brusquement, le **1er juillet**, notre artillerie se révèle formidable, des milliers de pièces de tous calibres ouvrent le feu.

Dans la fumée et le vacarme, l'assaut est ordonné, les marsouins qui comptent dans leurs rangs beaucoup d'anciens du 134e R. I. T., bousculent les ennemis qu'a épargné le feu de nos canons et d'un seul élan, progressent de plus de 4 kilomètres.

Les territoriaux suivent l'avance ; la tâche du ravitailleur est aussi rude que le chemin à parcourir est long et dangereux.

Personne ne rechigne cependant, toutes les nuits, dans ce sol crevassé par les obus, où l'on trébuche à chaque pas, ce sont des files d'hommes qui, pliant sous les fardeaux, montent vers les lignes. Torpilles, V. B., grenades, matériaux, eau potable, les bataillons d'assaut demandent de tout ; parfois un voyage ne suffit pas, il en faut un deuxième ; mais tout arrive. Souvent au détour d'un boyau, ou dans la plaine bouleversée, un territorial s'affaisse, frappé d'un éclat ou d'une balle, n'importe, la corvée poursuit sa route.

Les actes d'héroïsme sont communs, beaucoup passent inaperçus : c'est le soldat **MOREREAU** de la 1re compagnie qui, blessé en portant des munitions, continue la corvée sans se plaindre ; c'est le soldat **CRICOIZE** de la 1re C. M. qui, volontaire pour la garde de sa pièce, reste 3 jours sous le bombardement en dehors de son tour de service ; c'est le soldat **LABÉ** qui, sous les obus et les balles, retire les mitrailleuses de leurs abris effondrés, et les met en lieu sûr ; combien d'autres enfin font plus que leur devoir et restent dans l'oubli.

Les pertes sont sérieuses, car maintenant l'artillerie boche tonne avec fureur. Les effectifs fondent, le tour de corvée revient plus souvent. Les heures de repos diminuent avec l'arrêt momentané de notre avance, il faut manier la pelle et la pioche, creuser des boyaux, organiser d'autres lignes, retourner les tranchées conquises. Tout se fait sous les obus et les balles, les blessés affluent, les morts sont nombreux. Lorsqu'il sortira de cet enfer, le 134e R. I. T. aura perdu le meilleur de son effectif ; 24 morts, 147 blessés, tel est le bilan de ce dur séjour dans **la Somme**.

Le **21 août 1916**, le régiment quitte les tranchées et va bivouaquer près de **Morcourt**, enfin le **24**

août les survivants s'embarquent à **Villers-Bretonneux** pour aller près de **Clermont** prendre un repos bien gagné.

Travaux divers

(Août 1916 – Mars 1917)

Le 134e R. I. T. suit le 1er corps colonial, débarqué à **Clermont** il passe quelques jours de repos : la 1re C. M. à **Lamecourt**, le 1er bataillon à **Remecourt**, le 2e à **Guignères**.

Jusqu'au **13 octobre**, le régiment se déplace par étapes, le **14** enlevé par auto-camions, il cantonne à **Gaudechart** (**Oise**) et va pendant quelques jours, dans **la région de Granvillers**, effectuer des travaux sur les routes ou dans diverses gares de ravitaillement.

En **novembre 1916**, le 1er C. A. C. reprend les tranchées dans **les secteurs de Erches-Andely**, **Cessier**, **Beuvraignes**, **Roye-sur-Matz**, **Bois-des-Loges** et entraîne avec lui le 134e R. I. T. Le **3 novembre**, les territoriaux sont envoyés dans **la région de Warsy**, **Berquigny** ; ils organisent **le secteur d'Erches** jusqu'au **26 décembre**, puis opèrent un glissement vers **Bus - Tilloloy**, **Beuvraignes**. Là encore, le régiment exécute des travaux de défense en 1re ligne. Le **26 janvier 1917**, mis à la disposition du génie, il reprend son service sur les routes et dans les gares de ravitaillement.

Poursuite vers Saint-Quentin

(17 mars - 24 mars 1917)

Le **17 mars 1917**, nos aviateurs signalent un repli de l'ennemi dans **la région Tilloloy – Beuvraignes**. La poursuite est décidée, le **19 mars** derrière un rideau de troupes coloniales, le 134e R. I. T. avance. Les deux compagnies de mitrailleuses et les 2e et 6e compagnies prennent la tête.

Toutes les routes sont défoncées, aux carrefours se creusent d'énormes entonnoirs de mine, il devient difficile de faire avancer les convois.

Notre artillerie doit appuyer les avant-gardes, aussi la réfection des routes et des ponts s'impose comme urgente ; c'est le travail qui incombe au 134e R. I. T. dans **la région Beaulieu-les-Fontaines, Frétoy-le-Château, Fréniche, Flavy-le-Martel**. La poursuite dure jusqu'au **22 mars**.

Avant de se retirer les Allemands ont fait du pays un désert. Les villages, les fermes, les usines, ont été brûlés, rasés et ne forment plus que des amas de pierres noircies. Tout ce qui présente une certaine valeur a été détruit : charrettes et machines agricoles sont brisées, et, chose plus triste encore, les arbres fruitiers ont été sciés à mi-tronc. Et si, par hasard, on en trouve un debout, une entaille circulaire a été faite à la hache, pour empêcher la sève de monter. Un lamentable exode de vieillards, de femmes et d'enfants que l'ennemi refoule sans vivres, sans ressources vers nos troupes, circule en ce paysage désolé. Les plaintes de ces malheureux retentissent dans le cœur des

territoriaux. Chacun pense à la destruction possible de son foyer. La haine de l'Allemand grandit dans les âmes.

Le **24 mars 1917**, le 134e R. I. T. est envoyé à **Boulogne-la-Grasse** ; là, constitué sur le type des bataillons actifs, il voit disparaître les 4e et 8e compagnies.

Soissons. — Affaires d'Anizy

(Avril – Mai 1917)

Du 28 mars au 7 avril, par une série de déplacements, le 134e se porte à **Terny-Sorny**, près de **Soissons**, puis il se rapproche des lignes et jusqu'au **12 avril**, effectue quelques travaux dans **la région de Louilly**.

Le **15 avril,** les deux Compagnie Mitrailleuses et les 6e et 7e compagnies tiennent **le secteur du bois de Quincy et de Quincy-Basse**. Dans cette plaine marécageuse, on trouve l'eau à 20 centimètres du sol, impossible de creuser le moindre abri ou de creuser des tranchées ; pour comble la pluie fait rage, et nuit et jour les territoriaux pataugent dans une boue liquide et froide.

Le **20 avril**, suivi de son état-major, le lieutenant-colonel vient bivouaquer dans **le bois de Quincy** et dirige en personne l'organisation et la défense du sous-secteur.

Et voici que devient plus grande l'activité ennemie : furieusement bombardé, sans pouvoir se garantir des obus, le 134e subit de nombreuses pertes ; mais sa ténacité ne se dément point, et le **16 mai**, la ligne confiée à sa garde, il la passe intacte au 65e Territorial.

Cela n'a pas été sans peine ; mais ils ne diront point leurs souffrances, ceux que le 134e laisse dans la boue de **la forêt de Quincy**.

Les effectifs ont fondu et, malgré des renforts, ce n'est plus qu'une phalange assez mince qui, le **16 mai 1917**, s'embarque à **Longpont**.

Belfort. - Pfetterhouse

Après un voyage peu pénible, le 134e R. I. T. arrive à **Belfort**. Mis à la disposition de la VIIe armée, après quelques jours de repos, il répare les routes dans **la région de Dannemarie**.

Puis le **13 juin 1917** il occupe le secteur qui touche à **la Suisse** à **l'est de Pfetterhouse**. Les bataillons se relèvent mutuellement. C'est une période calme et de demi repos, à peine troublée de temps en temps par quelques obus. Elle ne dure que fort peu, les **5 et 6 juillet**, le 134e, relevé par le 298e Territorial, vient cantonner à **Jonchéry**. De là, le **11 Juillet**, il se rend à **Vieux-Charmont** et à **Sochaux** dans **le Doubs**.

Le 1er C. A. C. ne reste pas longtemps au même endroit, il entraîne avec lui les territoriaux du 134e qui, le **20 juillet**, s'embarquent à **Montbéliard** à destination de **Mézy** (**Marne**) pour, à pied, se

porter dans **la région de Baslieux-lès-Fismes**.

Le **27 juillet**, le 134e reprend son rôle de terrassier et de ravitailleur **au sud du Chemin des Dames** ; il s'agit d'approvisionner la première ligne en torpilles ; métier pénible et dangereux ; au cours d'une corvée, dans la **nuit du 28 au 29 juillet**, le 2e bataillon est pris sous un bombardement violent, son chef le capitaine **POLI** est blessé, mais tout ce qu'ont demandé les régiments actifs leur est fourni. Jusqu'au **26 octobre**, la mission reste la même.

La guerre mange les hommes, pour maintenir des régiments au complet, il faut en dissoudre quelques-uns ; le **22 octobre**, une note venue du G. Q. G. informe le 134e qu'il doit l'être à la date du **1er novembre 1918**.

Relevé de secteur le **27 octobre**, le 134e est rassemblé le **30**, à 10 heures, par le lieutenant-colonel **GRANDINEAU**, au **camp de Baslieu-lès-Fismes**.

Ceux qui restent dans les compagnies impeccablement alignées, présentent les armes et rendent les honneurs au drapeau. Le lieutenant-colonel fait ses adieux, dans une allocution émouvante, où perce son amour pour ses vieux soldats, il les remercie et se dit fier d'avoir été leur chef.

Puis le régiment défile devant son drapeau, et salue pour la dernière fois ces plis glorieux que 39 mois de campagne ont ternis mais couverts de gloire.

Les vétérans du 134e R. I. T. vont continuer la guerre dans d'autres régiments, certains iront grossir les bataillons actifs, où leur sang-froid et leur ténacité étayera solidement l'ardeur irréfléchie des jeunes soldats ; d'autres versés dans des formations territoriales, organiseront avec le même dévouement des positions nouvelles.

Ainsi finit le 134e R. I. T. après trois ans passés de campagne.

Pour **la France**, des siens ont donné leur sang et ont donné leur vie. Puissent les jeunes Ariègeois qui liront l'histoire de leurs pères, connaître les noms de tous ces héros et ne pas oublier.

Le 3e Bataillon du 134e Régiment Territorial

pendant

la Grande Guerre 1914 – 1918

———————‹•›———————

Constitution — Départ de Foix

Depuis huit mois déjà, la grande guerre se poursuit ; rien ne permet de supposer une issue prochaine. La création de nouvelles unités s'impose, car il faut entretenir les voies de communications à l'arrière de la ligne de bataille et permettre aux régiments actifs de prendre un peu de repos entre deux combats.

Les dépôts se vident de leurs derniers éléments, et c'est ainsi que se constitue à **Foix** dans une hâte fébrile le 3e bataillon du 134e R. I. T.

Du 2 au 4 avril 1915, arrivent successivement, 1re Cie du 133 de **Toulouse**, 1re Cie du 135 de **Mirande**, 1re Cie du 136 de **Saint-Gaudens**. Avec ce qu'il reste d'hommes à **Foix** ces diverses unités vont former le 3e Bataillon du 134e R. I. T.

Le chef de bataillon **DEMONET** doit en prendre le commandement, aidé par les capitaines **DENCAUSSE** (9e Cie), **VIGNERIE** (10e Cie), **SICRE** (11e Cie) et **LADONNE** (12e Cie) ; il en pousse activement l'organisation.

La diversité des éléments recrutés pour le bataillon ne facilite pas la tâche ; à côté de territoriaux des classes **1891** et **1892**, il y a aussi et surtout des anciens exemptés, réformés ou versés dans le service auxiliaire que les conseils de révision viennent de reconnaître aptes à faire la guerre ; soldats non exercés dont l'instruction est toute à faire, mais qui malgré leur âge et leur faiblesse sont pleins de bonne volonté.

Le **13 avril**, le bataillon est définitivement constitué, il compte à son effectif : 11 officiers, 51 sous-officiers, 784 caporaux et soldats.

Les cris enthousiastes qui, durant les premiers jours d'**août 1914**, accompagnaient les régiments jusqu'à la gare, ne sont plus de mise, car, dans **Foix**, beaucoup de familles portent déjà le deuil. Aussi est-ce dans le calme que, le **14 avril 1915**, s'embarque le 3e bataillon du 134e R. I. T. A 9 heures du soir, une rame spéciale emporte vers la ligne de feu les dernières forces vives de **la région fuxéenne**.

Arrivé sans incident le **17 avril** à **Épinal**, le bataillon cantonne le soir même à **Dignonville**. L'ennemi est encore loin, mais le paysage est guerrier ; au sud à 1500 mètres, on distingue la coupole du **fort de Longchamp**, au nord du village se creusent des lignes de tranchées ; dans le lointain vers **Lunéville** et **Rambervilliers**, le canon gronde sans arrêt ; les territoriaux anxieux écoutent la voix de la bataille, car là-bas plusieurs d'entre eux ont des fils.

Le bataillon ne tarde pas à recevoir la visite des avions ennemis qui fréquemment viennent survoler **la place d'Épinal** et y lancer des bombes. Leur passage est signalé au **cantonnement de Dignonville** par des sonneries de clairon, notre artillerie anti-aérienne les canonne violemment, il faut se garer autant des éclats qui retombent que des bombes. Le **5 juin**, une escadrille allemande de 8 avions passe, elle décrit plusieurs cercles autour du village puis se dirige vers **Épinal**.

Jusqu'au 24 juin, le bataillon est occupé à divers travaux pour la défense extérieure de la place d'Épinal, en même temps il s'exerce au tir ainsi qu'aux manœuvres d'infanterie.

Les travaux du 3e Bataillon du 134e R. I. T.

Le **25 juin**, le bataillon s'embarque à **Épinal** à destination de **Fraise** (**Vosges**) ; il cantonne le même soir aux **hameaux de Scarupt-les-Ponsez et de La Rochière**.

Il est maintenant en pleine zone de feu, dans le terrain battu par l'artillerie adverse, souvent ses cantonnements servent de cible aux artilleurs et aux aviateurs ennemis ; c'est ainsi qu'au mois d'**août** la ville reçoit non seulement des obus qui font des victimes dans la population civile, mais aussi des bombes incendiaires qui détruisent plusieurs maisons. La section de **Scarupt** où se trouvent le bureau du chef de bataillon, son logement, ainsi que les cantonnements du petit-état-major, reçoit, le **10 novembre**, deux bombes incendiaires ; **le hameau de La Rochière** où cantonne quelques jours la 12e Cie est situé non loin de la petite ville de **Plainfaing** qui est bombardée chaque semaine.

Dès le **28 juin**, le bataillon est occupé à creuser des tranchées autour du **Rossberg** à 1128 mètres d'altitude. Le chantier est à portée des canons et même des fusils allemands ; blockhaus et tranchées à construire sont à l'est de la ligne frontière sur le versant alsacien, toute l'organisation, **le village du Bonhomme** et les tranchés allemandes, aussi est-ce souvent que les travailleurs sont marmités. Les anciens des 9e et 10e Cies se souviendront de la journée du **20 juillet**, de même que ceux de la 12e Cie revivront en mémoire leur existence du mois d'**août 1915** sous la tente au **camp de Pré-de-Rave** non loin de **Rossberg**.

Le **27 juillet**, le bataillon envoie une équipe de mitrailleurs à la brigade de chasseurs alpins qui tiennent la 1re ligne. Le mitrailleur **PIQUEMAL** ainsi détaché trouve la mort, il est enseveli par un obus de gros calibre ; le sergent **MASSONNIER**, les soldats **ESTAQUE** et **GINESTE** qui ***« Sous un feu violent de mitrailleuses se sont portés au secours du soldat PIQUEMAL »*** obtiennent une citation à l'ordre de la brigade.

Depuis **août 1915** la disposition des Cies est la suivante : 9e, 10e et 11e Cies travaillent au groupe vosgien n° 7 ; la 12e au groupe vosgien n° 8.

Le rôle du bataillon doit devenir plus actif ; réparties entre les diverses divisions qui tiennent la ligne, les compagnies s'égrènent le long de **la chaîne des Vosges**, jusqu'en **Alsace**.

Le **7 octobre** un peloton de la 11e Cie occupe le Rein-des-Genets. Le **13 octobre** la 12e Cie est détachée en **Haute-Alsace** à la disposition de la 66e division. Le **16**, la 10e quitte **Scarupt** pour **le camp du col de Luschbach**. Le **5 décembre** l'état-major cantonne à **Fraize**. Le **6**, les 9e et 11e Cie sont placées en réserve de la 47e division ; la 9e est cantonnée à **Le Capitaine**, la 11e à **Rein des**

Genets et **Besançon** ; par fractions de compagnie, ces deux unités occupent des ouvrages de défense sur **le versant alsacien du Rossberg** et au **col du Bonhomme**.

Ces organisations sont souvent bombardées, particulièrement celles du **Bonhomme** qui, chaque jour reçoit des obus de tous calibres ; les soldats Prom et Cayo y sont blessés dans la nuit du 12 au 13 décembre.

En **Alsace**, la 12e Cie est soumise à de rudes épreuves. A peine s'est-elle engagée dans **la vallée de la Thur** qu'elle est saluée par les obus ennemis. Son séjour au camp est maintes fois troublé par l'artillerie allemande dont le tir précis prouve une connaissance parfaite de la région. Les 15 et 16 octobre, une centaine d'obus tombent et.explosent autour des baraques. Grâce à la sagesse des ordres donnés par le capitaine **LADONNE**, la Cie qui se réfugie dans les bois voisins n'a pas de pertes à déplorer, tandis que les soldats du génie et de l'artillerie qui, sottement, n'ont pas voulu quitter le camp, sont blessés ou tués.

Le travail de la 12e Cie consiste surtout en l'entretien des routes. La neige tombe avec abondance, parfois se produisent de véritables tourmentes. L'une d'elles dans **la nuit du 21 et 22 décembre** surprend un convoi de blessés et un convoi de munitions ; immédiatement la 12e Cie organise les secours. On déblaie la neige toute la nuit ; à l'aube les communications sont rétablies. les territoriaux sont harassés, ils cèdent pourtant leurs baraques aux blessés qui n'ont pas pu trouver place dans les postes de secours.

Le 26 décembre, la 12e compagnie subit un bombardement très violent, au cours duquel le sergent-fourrier **ROGER** et le sergent **COMOLÉRA** sont tués.

Jusqu'au mois de **mars 1916**, la situation du bataillon reste la même, les compagnies, détachées dans différents corps, vivent éloignées les unes des autres. Le **8 mars**, elles se rassemblent à **Fraize**, en prévision d'un déplacement prochain. En effet, le **9 mars**, l'ordre est reçu de se porter à **Toul** où le **9 mars** le bataillon cantonne à **la caserne Marceau** ; il se répartit ensuite entre **les casernes Luxembourg et Gouvion-Saint-Cyr**.

Après quelques jours de tranquillité, les compagnies se dispersent à nouveau ; la 11e compagnie et une fraction de la 9e partent le **5 avril** à destination de **Rupt près de Saint-Mihiel**. Le **20 mai**, la 12e compagnie mise à la disposition du 33e C. A. pour l'entretien de son réseau routier quitte **Toul** et par voie de terre se rend au **bois de la Réhanne** à 1.500 mètres environ au **Nord-Ouest de Royaumeix**.

Dans l'intervalle, la 11e compagnie a terminé les travaux dans **la région de Rupt**, d'où son chef le capitaine **GALEY** rapporte une lettre de félicitations, elle est mise également à la disposition du 33e C. A. Cantonné dans les baraques de **Jonc-Fontaine près de Pont-à-Mousson**, elle doit réparer une voie de 60 centimètres.

Le restant du bataillon ainsi que l'État-Major reste à **Toul** dans les casernes. Le **4 juin**, une escadrille ennemie survole la ville et lance des bombes qui font une vingtaine de victimes tant civiles que militaires ; le cycliste **MARRAST** renversé lui-même par l'éclatement d'une bombe se précipite au secours des blessés.

Le **4 juillet 1916**, la 12e compagnie quitte le 33e C. A. pour aller à **Bouconville près d'Apremont** compléter les ouvrages de 1re ligne tenus par la 72e C. I. ; cette tâche sera la sienne, soit à **Bouconville**, soit à **Montauville** jusqu'au **19 octobre**. A cette date, elle reviendra prendre à **Toul** quelques jours de repos.

La 11e compagnie après avoir coopéré durant le mois d'**août** à **Montauville** avec la 12e est envoyée le **20 octobre** dans une exploitation forestière à **Saint-Maurice-sur-Moselle**.

Jusqu'au **11 janvier**, les compagnies sont détachées à différents travaux, le **11**, le général commandant la VIIIe Armée décide la transformation du bataillon en bataillon d'étapes. Les éléments jeunes sont envoyés dans diverses unités territoriales et remplacées par des hommes de classes plus anciennes venus soit de l'avant soit de l'intérieur.

Le **26 janvier**, remanié presque entièrement, le bataillon est mis à la disposition du service routier de la VIIIe Armée et travaille dans **la région Ville-au-Val, Pompey, Morey**.

Le chef de bataillon **DEMONET**, promu officier de la Légion d'Honneur, quitte son unité, avant de partir il exprime à tous ses territoriaux ses remerciements pour leur concours dévoué, il leur souhaite bonne chance.

Le **7 mars 1917**, au moment de la réorganisation des bataillons de marche, M. le Général des étapes et services de la VIIIe Armée décide la dissolution du 3e bataillon du 134e R. I. T.

Le **15 mars 1917**, le bataillon n'existe plus ; dispersés, les territoriaux continueront la Guerre dans d'autres régiments. . . . .

QUELQUES BELLES CITATIONS

A l'ordre de la 182e Brigade.

M. **SARLABOUS** Germain, médecin aide-major :

« Depuis le début de la campagne, ne cesse de donner des preuves de sang-froid, de courage et de « dévouement ; s'exposant sans compter pour porter en première ligne ses soins aux blessés. »

A l'ordre de la 182e Brigade ; N° 11.

Sergent **PAPY** :

« Excellent sous-officier, blessé une première fois, le 8 février 1915, aux tranchées, par un éclat « d'obus, a repris son service avec le même zèle dès son retour au front ; a été blessé une seconde « fois le 20 avril, au moment où il terminait une ronde en avant de son petit poste. »

A l'ordre de la 182e Brigade, N° 14.

Adjudant-chef **DELSAUT** :

« Lors de l'attaque de nuit du 2 mai, entendant les appels désespérés d'hommes égarés en avant « de sa tranchée, n'a pas hésité, sous une fusillade intense, à se jeter hors de la tranchée pour ne « pas permettre à son Capitaine d'y aller lui-même et a ramené ces hommes. »

A l'ordre du Régiment, N°59.

Sous-lieutenant **DUTHIL** et sergent **SABARDU** :

« Pour le sang-froid et le courage dont ils ont fait preuve dans la journée du 10 mai, en allant à « la recherche d'un sous-officier du régiment, tombé près des lignes allemandes, et qu'une « précédente patrouille avait aperçu sans oser le rapporter à l'arrière. »

A l'ordre du Régiment, N° 76.

Adjudant **JOULE** Léopold, de la 4e compagnie :

« Chargé de travaux de route et se trouvant à un moment donné sous le feu de l'artillerie « ennemie, a, bien que blessé d'une balle de schrapnell, fait preuve de calme et de sang-froid et « ne s'est fait soigner qu'après avoir mis ses hommes à l'abri. »

A l'ordre du Régiment, N° 89.

Sergent **BAUDOUY** Casimir, de la 8e compagnie :

« S'est présenté le premier pour reconnaître l'itinéraire à suivre par les corvées de ravitaillement « en munitions des troupes combattant ; a commandé trois de ces corvées, blessé grièvement au « cours de la troisième. Sous-officier plein d'entrain et de bonne volonté. »

Caporal **RESPAUD**, soldats **GOUZY** Élie, **SELLIER** Pierre, **BONNY** Jules, de la 8e compagnie :

« Sont allés volontairement par deux fois, chercher leur sergent grièvement blessé au pied de la « côte 191, l'ont ramené au prix de grosses difficultés et sous le feu de l'ennemi. »

A l'ordre du Régiment, N° 90.

Capitaine **GODARD** Marie-Eugène, de la 3e compagnie :

« Belle attitude sous le feu. S'est particulièrement fait remarquer par son courage et son sang- »froid, notamment dans les journées des 1er mai et 27 septembre 1915. »

Capitaine **SARREMIA** Léon-Auguste, de la 8e compagnie :

« Chargé de conduire une corvée importante de munitions en première ligne (côte 191), « fortement contusionné par un éclat d'obus après le départ de Massiges, a continué à assurer ce « service et n'est rentré au cantonnement que sa mission terminée. Continue à exercer le « commandement de sa compagnie. »

Sous-lieutenant **VIGNES** Fernand-Amédée, Sergent **LEGATHE**, de la 1re compagnie :

« Renversés et recouverts de terre par l'éclatement de plusieurs obus et se trouvant dans un « endroit fortement bombardé, ont continué à faire travailler leurs hommes et à porter des « torpilles qui obstruaient le boyau qu'ils devaient déblayer. »

Adjudant **RIMEY** Gaston, du 1er bataillon :

« Lors d'un bombardement des .réserves, le 31 décembre 1914, a empêché par sa présence « d'esprit et au péril de sa vie, que 20 cuisiniers et un convoi de ravitaillement ne fussent pris « complètement sous le feu de l'artillerie ennemie. Le 27 septembre 1915, a assuré de sa « personne la liaison avec la première ligne pendant un violent bombardement. Ce sous-officier « depuis le début de la campagne, par sa grande activité, son allant et sa joyeuse insouciance a « pris un grand ascendant sur ses hommes. »

Sergent **LAURENS** Ferdinand, soldats **GROUX** Justin et **BARIOULET** Jean, de la 6e compagnie :

« Ayant appris qu'un soldat du 23e Colonial était enterré dans un abri, se sont précipités, malgré « le gros bombardement de l'artillerie lourde ennemie, au secours de ce soldat, et ont réussi à le « dégager et à lui sauver la vie. »

A l'ordre du Régiment, N° 91.

Capitaine **CASSAGNAVÈRE** Louis-Jean, de la 4e compagnie :

« Le 28 septembre, à 12 h.15,1a 4e compagnie qui était à l'ouvrage D a été soumise à un « bombardement d'une centaine d'obus à gaz asphyxiants bouleversant les tranchées presque en

« entier. Un commencement de panique s'étant produit, le capitaine l'a arrêtée immédiatement et « a maintenu ses hommes en place. Cet officier s'est toujours très bien conduit et commande sa « compagnie d'une façon irréprochable. »

A l'ordre du.Régiment, N° 91.

Soldat **JULIEN** Henri, de la section des sapeurs-pionniers :

« A été blessé dans une corvée de ravitaillement en première ligne. A néanmoins continué sa « corvée, faisant preuve de la plus grande énergie. La blessure a nécessité son évacuation. »

Soldat **VILLENEUVE** François, de la 5e compagnie :

« Agent de liaison, a été blessé au moment où il transportait un ordre. A accompli sa mission « avant de se faire soigner. »

Sergent **MAUGARD** François, de la 5e compagnie :

« Énergique, plein d'entrain. A rapporté en arrière de la première ligne un caporal grièvement « blessé, sous une pluie de mitraille. »

A l'ordre du Régiment, N. 92.

Sous-lieutenant **TACHA** Jean-Baptiste, de la 6e compagnie :

« A dirigé depuis le 25 septembre, avec autant de bravoure que d'intelligence plusieurs corvées de « ravitaillement en munitions et grenades, poussant ces engins jusqu'à la ligne de combat, en « traversant un terrain battu par les feux d'artillerie et d'infanterie de l'ennemi. »

Soldat **GOUAZE** Justin, de la 5e compagnie :

« Courageux, énergique, étant blessé, a terminé sa corvée de ravitaillement en première ligne « avant de se faire soigner. »

Brancardier **SOULIÉ** Jean, de la 6e compagnie :

« Blessé le 25 septembre, en assurant la liaison entre le médecin « et le médecin-auxiliaire du 2e « bataillon, malgré une très grave blessure à la poitrine, est parvenu à remplir sa-mission. »

A l'ordre du Régiment, N° 93.

Sous-lieutenant **CARTIGNY** Pierre-Jules, de la 8e compagnie :

« A assuré du 25 au 26 septembre inclus, dans des circonstances particulièrement difficiles, le « ravitaillement en munitions des troupes de combat. Le 27 septembre, a conduit sous le feu « intense de l'ennemi, deux corvées transportant des grenades en première ligne. Officier plein « d'allant. »

Caporal **LAGUERRE** François, de la 7e compagnie :

« S'est dévoué d'une façon inlassable, de jour et de nuit pour tous les travaux et toutes les « corvées, toujours volontaire pour toutes les missions les plus dangereuses, s'occupant souvent à « des besognes supplémentaires avec le plus grand zèle. »

A l'ordre du Régiment, N° 97.

Adjudant **REILHES** Jules, de la 2e compagnie :

« Chef de section courageux et très aimé de ses hommes qu'il a su toujours maintenir au travail « malgré de violents bombardements de nuit durant la période du 25 septembre au 10 octobre. « S'était déjà fait remarquer le 1er mai. »

A l'ordre de la 3e brigade d'infanterie coloniale.

Lieutenant **XIMA**, de la 4e compagnie :

« A dirigé pendant 6 jours consécutifs sous un bombardement des plus violents, « l'approvisionnement en grenades des troupes de première lignes. »

Lieutenant **DUPONT** Augustin, de la 4e compagnie :

« A montré beaucoup de zèle et d'entrain dans la conduite des travaux et corvées souvent très « pénibles, demandés à sa section pendant la période du 25 septembre au 10 octobre. Depuis le « premier jour de la mobilisation, s'est fait connaître comme un chef consciencieux et dévoué. »

Sergent **MARROT** Lucien, de la 2e compagnie :

« Lors d'un violent bombardement, s'est montré très énergique et courageux pour conduire une « corvée de munitions aux combattants. A maintenu sa corvée en ordre malgré l'éclatement de « plusieurs caisses de grenades qui tuèrent deux hommes et en blessèrent quatre autres. »

A l'ordre du régiment n° 97.

Sergent **AMOUROUX** Jean, de la 2e compagnie :

« S'est montré depuis le début de la campagne un patrouilleur très audacieux, s'offrant toujours « comme volontaire dès qu'il y avait une mission dangereuse à remplir aux avant-postes. Sous- »officier d'un admirable dévouement. »

Adjudant **MARCAILLOU** François, de la 7e compagnie :

« Chef de section courageux et dévoué. Le 12 octobre 1915, a, par son courage, son calme et son « sang-froid, su maintenir ses hommes dans le boyau C, entre l'ancienne première ligne et la « côte 191, sous un feu d'artillerie violent de l'ennemi, les 32 travailleurs dont il avait la « direction et la surveillance. »

Sergent **TALIEU** Jean, de la 8e compagnie :

« Sous-officier plein d'allant ; le 19 février 1915, a volontairement commandé une patrouille « chargée de reconnaître l'emplacement d'un petit poste ennemi ; homme de guerre sur lequel « on peut compter. »

Brancardier **PONSOLLE** Léon, de la 5e compagnie :

« Brancardier extrêmement dévoué, toujours volontaire pour les travaux quels qu'ils soient. S'est « particulièrement distingué du 25 au 30 septembre en assurant sous un violent bombardement, « la relève et le transport des blessés et le ravitaillement du poste de secours en pansements, « vivres et eau potable, facilitant ainsi le fonctionnement du poste et les soins à donner aux

« blessés. Plein d'initiative heureuse dans tous les ordres d'idées. »

Caporal téléphoniste **DULAC** Jean-Paul, de la C. H. R. :

« S'est particulièrement distingué pendant les journées des 25, 26, 27 septembre 1915 en « maintenant les liaisons téléphoniques rompues à tout instant et cela malgré le tir de barrage de « l'ennemi. »

Caporal **SENIE** Jean, de la 8e compagnie :

« Courageux et plein d'entrain, au cours des corvées de ravitaillement en munitions des troupes « au combat, a su communiquer à ses hommes le sentiment du devoir et de la résolution, « particulièrement le 25 septembre sous le feu violent de l'ennemi ; pour en transporter « davantage, s'est chargé lui-même d'une caisse de grenades. »

A l'ordre du régiment n° 98.

Sergent **CORRAZE** Paul, de la C. M. :

« Sous-officier très dévoué et très sûr, ne s'est pas départi de son calme qui lui est habituel, lors « d'un sérieux bombardement de la position sur laquelle les pièces étaient en batterie. Une « mitrailleuse ayant été culbutée par l'éboulement de l'abri qui venait de recevoir un obus, a « maintenu chacun à sa place et a fait régner le bon ordre dans son unité. »

Caporal **RICHOU** Adrien, de la C. M. :

« Belle attitude au feu pendant le bombardement de la 1re ligne du 23 au 24 septembre. Bien que « blessé assez grièvement à la tête par un éclat d'obus, est resté courageusement à son poste « jusqu'à ce que le chef de section lui ait donné l'ordre de rejoindre le poste de secours. »

A l'ordre du régiment n° 99.

Soldat **RIVÈRE** Joseph, de la 6e compagnie :

« Blessé grièvement à la tête et aux jambes, au retour d'une relève, a continué à suivre la « compagnie pendant une demi-heure, avec beaucoup de courage et n'est allé se faire panser au « premier poste de secours que sur l'ordre du commandant de compagnie, a été évacué. »

A l'ordre de la 3e D. I. C.

Lieutenant-colonel **de LAVALETTE** Joseph-Géraud-Marcel :

« Bien que âgé de 62 ans, a fait preuve depuis le début de la campagne d'une activité et d'un « dévouement au-dessus de tout éloge. A su, par son exemple, entretenir dans son régiment « l'esprit de devoir et de sacrifice qui lui ont permis de coopérer dans une large mesure au succès « des attaques. »

Chef de bataillon **DOUSSAUD** Charles-Hilaire-Marc :

« Chargé avec son bataillon du ravitaillement de la 3e brigade coloniale, pendant les journées du « 1er au 5 juillet, s'est distingué en toutes circonstances pour assurer ce service en stimulant sa « troupe par sa présence continuelle malgré un violent bombardement. » **Juillet 1916**.

A l'ordre du régiment n° 115.

Lieutenant **LAFONT de SENTENAC** Jean-Jacques-Gérard, de la C. M. :

« Officier très énergique, qui depuis le commencement de la campagne commande une section de « mitrailleuses, et a contribué dans une large mesure à inspirer à ses subordonnés l'esprit de « devoir et de sacrifice dont ils sont animés. Durant les attaques du 25 septembre, a occupé les « postes les plus périlleux et s'est montré toujours à la hauteur des circonstances. »

A l'ordre du régiment n° 116.

Caporal clairon **MONTEIL** Jacques, de la 1re compagnie :

« Le 25 septembre, au plus fort de l'attaque, est allé en terrain découvert et en rampant sur une « partie du parcours, porter un ordre urgent de la 1re ligne au poste de commandement de « l'artillerie au Mont-Remoy, permettant ainsi de régler immédiatement le tir sur la briqueterie. »

Soldat **CHAUSSON** Vital, de la 2e compagnie :

« Agent de liaison dévoué, a toujours fait preuve du plus grand dévouement pour assurer de jour et de nuit un service très dangereux au passage de la Tourbe. Le 29, a porté rapidement secours à son camarade enseveli sous les décombres d'un abri bombardé. »

A l'ordre du régiment n° 131.

Capitaine **JOURFIER** Auguste :

« Blessé à la tête le 5 octobre 1915, pendant l'offensive de Champagne, a refusé d'être évacué et « a continué à commander le 2e bataillon en remplacement de son commandant blessé « grièvement. »

Sous-lieutenant **DUPLA** Jean :

« Officier très calme dans le danger. Fortement contusionné à la jambe droite le 27 septembre « 1915, n'a pas voulu interrompre son service. A dirigé avec autorité des travaux en première « ligne dans la nuit du 16 au 17 octobre 1915, maintenant ses hommes sous un bombardement « violent, au cours duquel furent blessés un sergent et un caporal de son équipe. »

Sous-lieutenant **PEYRECAVE** Armand :

« Officier très courageux. A été blessé aux Hurlus le 26 septembre 1914. S'est toujours offert « pour des missions dangereuses, notamment pendant la nuit du 6 avril 1916, où il a découvert « l'emplacement d'une mitrailleuse ennemie, ne craignant pas de rester 6 heures à l'affût à « proximité des lignes allemandes en avant des réseaux de fil de fer. »

Caporal **SUBRA** Julien, de la 6e compagnie :

« Depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve de courage et de dévouement. A été « plusieurs fois volontaire pour faire des travaux pénibles et dangereux. »

Soldat **BINET** Calixte, de la 8e compagnie :

« Soldat courageux, plein de calme et de sang-froid. Au retour d'une corvée de munitions, et « sous un bombardement intense d'artillerie lourde, a prodigué les premiers soins à un camarade « grièvement blessé et l'a transporté ensuite au poste de secours. »

Soldat **BACOU** Jean, de la 1re compagnie de mitrailleuses :

« Soldat de 2e classe, faisant fonction de caporal chef de pièce. Très énergique et très courageux. « Sous le feu des mitrailleuses ennemies pendant l'attaque de Champagne, n'a pas hésité à « monter sur la tranchée pour reconstruire un abri démoli. »

A l'ordre du régiment n° 137.

Caporaux **CLASTRE** Jean et **DEDIEU** Jean, de la 1re compagnie :

« Étant en première ligne et sous le bombardement, n'ont pas hésité à relever en terrain « découvert des blessés français pour les porter au poste de secours. »

Sergent **DENJEAN** Élie, de la 1re compagnie :

« Le 7 juillet 1916, sous un feu très violent, a porté sur ses épaules jusqu'à l'ambulance et en « traversant un terrain découvert, un soldat grièvement blessé. »

Sergent **SOULA** Marcelin, de la 2e compagnie :

« A fait preuve de courage et de sang-froid dans une reconnaissance qui devait établir la liaison « entre son capitaine et la première ligne. A accompli sa mission malgré un violent tir « d'artillerie. »

Soldat **PRAT** François, de la 1re compagnie de mitrailleuses :

« L'abri de sa pièce étant en partie démoli, n'a pas hésité à monter sur le créneau, pour le « dégager et assurer son tir, et cela pendant le bombardement. »

Infirmier **AUTHIE** Célestin, de la 1re compagnie de mitrailleuses :

« A toujours fait preuve d'un très grand courage et d'un dévouement admirable, s'est « particulièrement distingué au cours de l'attaque du 20 juillet 1916, prodiguant ses soins à ses « camarades blessés et allant chercher le corps de l'un d'eux pendant un tir de barrage. »

Soldat **LABE** Louis-Saturnin, de la 2e C. M. :

« Pendant le bombardement du boyau Mulbery, est allé retirer les mitrailleuses sous leurs abris « bouleversés et les a descendues au fond des sapes. »

A l'ordre du régiment n° 142.

Sergent-fourrier **SAINTANDRÉ** Jules, de la 2e compagnie :

« A toujours accompli avec le plus grand mépris du danger toutes les missions périlleuses qui lui « ont été confiées, notamment la reconnaissance d'un secteur sous le plus violent « bombardement. »

Adjudant **CAUX** Achille, de la 3e compagnie :

« A été fortement contusionné les 19 et 22 juillet 1916, en avant de Belloy, au plus fort d'une « rafale. A tenu à conserver le commandement de ses hommes dont deux ont été tués à ses côtés « et à assurer au mépris du danger, l'exécution d'une corvée en 1re ligne dont il avait assuré le « commandement. »

Caporal **LEROY** Louis-Georges, de la 6e compagnie :

« S'est présenté en maintes circonstances comme volontaire pour accomplir des missions « périlleuses. »

Sergent **MAILHOL** Louis, de la 7e compagnie :

« Bon sous-officier, très calme sous le feu. Le 26 juillet 1916, s'est porté spontanément avec « quelques uns de ses hommes au secours des camarades de la compagnie qu'un obus venait « d'enterrer et,sous le bombardement, a fait dégager deux blessés et trois morts. »

A l'ordre du régiment n° 142.

Sergent **SENTENAC** Julien, de la 7e compagnie :

« Très bon sous-officier, courageux et calme : le 8 juillet 1916, dans la nuit noire et sous la grêle « des fusants, a su maintenir l'ordre dans la troupe qui venait d'avoir 8 blessés sur 20. Le 20 « juillet, un obus ayant recouvert de terre de ses hommes de sa corvée de grenades, a assuré le « transport de tous ces projectiles et fait dégager et soigner ses hommes. »

Soldat **MASSE** Charles, de la 8e compagnie :

« Blessé légèrement le 22 juillet, au cours de travaux en 1re ligne, s'est contenté d'un pansement « sommaire fait par un brancardier, n'a interrompu son service que le 25 pour se présenter à la « visite du médecin. N'a pas voulu se faire évacuer. »

Caporal **TAPIE** Paul, de la 1re compagnie :

« D'un courage au-dessus de tout éloge. A été blessé et a refusé de quitter sa pièce ; a dû « cependant être évacué malgré lui deux jours après. »

A l'ordre de la 3e Division d'Infanterie coloniale.

Capitaine **PAUTARD** François-Louis, de la 1re C. M. :

« Officier énergique et courageux, au front depuis le début de la guerre, a, le 9 avril 1917, avec « calme et sang-froid, maintenu sa compagnie sous un feu violent d'artillerie qui lui a « occasionné 3 morts et 5 blessés, et bien que contusionné lui-même à la tête, a continué à « assurer la mission qui lui était confiée. Déjà cité à l'ordre du régiment le 18 octobre 1915. »

Lieutenant-colonel **GRANDINEAU** Henri-Louis :

« Chargé de la garde d'un secteur étendu, sommairement organisé, au voisinage immédiat d'un « secteur où se déroulèrent de durs combats, a eu à supporter lui-même de violents « bombardements, suivis de tentatives de l'ennemi ; a su communiquer au groupement territorial

« dont il avait le commandement, l'ardeur, la confiance et l'esprit de dévouement dont lui-même « est toujours animé ; a permis de la sorte au commandement de consacrer toutes ses forces « actives et toute son attention au secteur actif, délicat dans lequel se sont déroulées les « opérations du 4 mai au 10 mai 1917. »

Capitaine **POLI**, commandant le 2e bataillon :

« Officier énergique, par sa fermeté, son sang-froid et les bonnes dispositions prises, a assuré « presque sans pertes avec deux de ses compagnies le transport de torpilles en première ligne « dans la nuit du 28 au 29 juillet sous un violent bombardement. Blessé lui-même à l'avant-bras « gauche et évacué. »

Sous-lieutenant **CARALP** Jean-Baptiste :

« Chargé de la mission délicate d'orienter une corvée de 2 compagnies et de surveiller les « traînards, s'est acquitté de sa mission avec autant de calme que de tact, contribuant ainsi à la « réussite de l'opération accomplie en pleine nuit et sous un feu violent d'artillerie. »

A l'ordre du régiment n° 163.

Soldat **LAURENT** Joseph, de la 1re C. M. :

« Au front depuis le début de la campagne. Faisant partie d'une corvée prise sous un violent « bombardement, s'est porté au secours de ses camarades blessés, et a transporté l'un d'eux « jusqu'au poste de secours. Très bon soldat courageux et plein de sang-froid. »

Soldat **RIVES** Joseph, de la 7e compagnie :

« Étant en sentinelle double, ne s'est pas laissé émouvoir par l'approche d'une patrouille « ennemie ; a envoyé son camarade prévenir le chef du petit poste, a continué à surveiller les « mouvements de cette patrouille sans se départir de son calme et de son sang-froid. »

A l'ordre de la 3e D. I. C.

Sergent signaleur **LESTEL** Pierre-Eugène :

« Sous-officier extrêmement courageux et dévoué. En outre de ses fonctions de signaleur, a « effectué avec un entrain remarquable de nombreuses constructions et réparations de lignes, « dans des zones fréquemment battues et dangereuses. »

A l'ordre du 1er Corps d'Armée Colonial.

Soldat **LABE** Louis-Saturnin, de la 2e C. M. :

« Soldat d'une bravoure répétée. Le 17 août 1917, le camp de son unité étant soumis à un violent « bombardement, a quitté spontanément son abri pour se porter au secours d'un artilleur blessé « à 500 mètres de là. L'a dégagé et aidé à son transport. Le 19 septembre 1917, entendant les « plaintes d'un soldat blessé, s'est porté vers lui sous un violent bombardement et l'a transporté « au poste de secours. »

A l'ordre de la VIe Armée N° 473.

Soldat **CHAUMONT** Joseph, de la 3e compagnie :

« Excellent soldat à tous les points de vue. Remplissait auprès du commandant de la compagnie « les fonctions d'agent de liaison lorsqu'il a été grièvement blessé à la jambe droite par éclat « d'obus. S'est montré très courageux, refusant le concours des brancardiers pour se rendre au « poste de secours. »

FIN